

de Ser 3 mars

Essai / Le philosophe français a voyagé dans les pas de Tocqueville Les chroniques américaines de Bernard-Henry Lévy

« AMERICAN VERTIGO » balance entre « De la Démocratie en Amérique » et « Sur la route ». Extraits, en avant-première.

PARIS
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
FRANÇOIS-ROBERT VIEYER

Début 2004, le magazine américain *Atlantic Monthly* propose à Bernard-Henry Lévy de relaire, 173 jours après, le voyage d'Alexis de Tocqueville en Amérique que quel servit de substrat à *De la Démocratie en Amérique*. De juillet 2004 à avril 2005, BHL avale donc 20 000 kilomètres de routes américaines. Ses impressions de voyage ont donné naissance à *American Vertigo*. Publié en anglais au début de janvier, ce livre a laissé les médias américains très divisés - comme toujours avec cet auteur, serait-on tenté d'écrire. L'édition française (même titre) sort mardi prochain.

Dans quel état de préjugés avez-vous débarqué en Amérique ?
Mon premier préjugé était d'espérer de ne pas en avoir : de laisser venir l'imprévu, l'étonnement, la surprise de chaque instant.
Mon premier souci était de faire la chasse en mot à la part de préjugé que l'on soit : préjugé défavorable évidemment, mais aussi préjugé favorable. Je suis un ami des États-Unis, j'aime ce pays, j'aime cette culture, j'aime ce peuple... et ce préjugé-là aussi, il fallait essayer de le faire laire.
Pour ce voyage, vous êtes américain ?
De la Démocratie en Amérique

que » dans une poche et « Sur la route », de Kerouac, dans l'autre. Outre ce patriotisme, ce qui frappe cette lecture d'adolescence, de cette mythologie de la route ?
Bien sûr. J'ai fait mon premier voyage à 18 ans, avec ma compagne d'alors. J'appartiens à une génération qui a fait de l'Amérique de la route en Amérique une expérience initiatrice, dans les idées, dans les rêves, dans la culture. La première chose qui vous interpelle, à Newport, ce sont les drapeaux américains. Pourquoi les Américains se sentent-ils obligés d'afficher ainsi leur bannière ? Parce qu'ils ne sont pas si sûrs que cela de leur être national. C'est comme dans la vie : quand on est mal assuré, on a tendance à en rajouter, à faire de la surventure. L'Amérique est une nation

« Droite pour droite, je préfère cette droite-là à la droite de Kissinger, à la droite "real-politienne" et cynique »
récente, composée d'identités multiples, structurellement au bord de l'implosion, depuis ses premiers pas, en risque de balkanisation au sein de la poussée des communautés et des minorités... et néanmoins animée par un vrai patriotisme. Le drapreau américain. Pour ce voyage, vous êtes américain ?
De la Démocratie en Amérique

ce est au contraire le témoignage d'une modeste fondamentalité. Outre ce patriotisme, ce qui frappe cette lecture d'adolescence, de cette mythologie de la route ?
Bien sûr. J'ai fait mon premier voyage à 18 ans, avec ma compagne d'alors. J'appartiens à une génération qui a fait de l'Amérique de la route en Amérique une expérience initiatrice, dans les idées, dans les rêves, dans la culture. La première chose qui vous interpelle, à Newport, ce sont les drapeaux américains. Pourquoi les Américains se sentent-ils obligés d'afficher ainsi leur bannière ? Parce qu'ils ne sont pas si sûrs que cela de leur être national. C'est comme dans la vie : quand on est mal assuré, on a tendance à en rajouter, à faire de la surventure. L'Amérique est une nation

Selon vous, ce sont les intellectuels américains qui sont les mieux placés pour penser ce que vous appelez « le fascislisme ». Dans ce contexte, vous citez Michael Walzer (1). Qu'est-ce qui vous séduit chez lui ?
Le traitement politique de ce qui

Bush. Mais vous observez tout de même qu'« un néoconservateur est quelqu'un dont les ennemis s'appellent Saddam Hussein, Mollah Omar ou Moussévi ». C'est ce qui interdit de diaboliser les néoconservateurs. On peut être en désaccord avec une politique, c'est mon cas : j'étais contre la guerre en Irak. On peut être en désaccord avec une philosophie que leur grande faute philosophique est de ne pas voir dans le politique, de ne pas voir dans le « nation building » et d'être animé par ce que j'appelle un messianisme démocratique. Mais en fait, ce sont des succursales de sang, des fascistes déguisés en démocrates. Moi qui suis assez vieux pour me souvenir d'un temps où la droite américaine faisait alliance avec tous les Finochet de la planète, droit pour droite, je préfère cette droite-là - même si ce n'est pas ma famille - à la droite de Kissinger, à la droite « real-politicienne » et cynique.

« Droite pour droite, je préfère cette droite-là à la droite de Kissinger, à la droite "real-politienne" et cynique »
récente, composée d'identités multiples, structurellement au bord de l'implosion, depuis ses premiers pas, en risque de balkanisation au sein de la poussée des communautés et des minorités... et néanmoins animée par un vrai patriotisme. Le drapreau américain. Pour ce voyage, vous êtes américain ?
De la Démocratie en Amérique

vous est présenté ailleurs comme une affaire de civilisations, ou comme une affaire religieuse. Ce que Walzer dit - et qui à mon avis est décisif - c'est qu'avec l'islamisme on n'a pas affaire à une religion, à des gens qui seraient les croyants perdus d'une religion, on a affaire à un mouvement politique qui fait traiter pas une guerre entre l'islam et la démocratie et le fascisme.

« J'ai vécu cette campagne de près et je pense que Kerry a perdu parce qu'il n'était pas suffisamment Kerry »
Est-ce que ce qui a perdu Kerry, ce n'est pas cette image d'intello, de type avec qui on n'a pas envie d'aller boire une bière ?
Ce n'est pas mon sentiment. J'ai vécu cette campagne de près et je pense que Kerry a perdu parce qu'il n'était pas suffisamment Kerry. Il avait ses convictions, mais il tentait, pour rassurer plus large, d'apaiser la conviction ad-verse. J'ai rencontré beaucoup de gens qui m'ont dit qu'ils avaient vu qu'ils allaient voter pour Bush, non pas tellement qu'ils avaient envie de prendre un verre avec lui, mais parce que lui au moins semblait croire en ce qu'il disait. Dans un pays qui ne laisse pas sur l'égoïste et les valeurs de la virilité, il y a une espèce de préjugé de la virilité qui s'attache à Bush dans cette façon qu'on lui prête d'adhérer à ses propres points de vue avec force et déter-

mination. Que cela recoupe par ailleurs un certain anti-intellectualisme, c'est possible, mais le cœur de l'affaire n'est pas là. On sent un réel désappointement parmi les personnalités de gauche que vous avez rencontrées. L'écrivain Jim Harrison parle, dites-vous, « comme les diables russes des années de plomb »...
J'adore Harrison, c'est pour moi un des plus grands écrivains américains mais je pense que, là, il est d'état à branger dans les têtes que ne me semble pas justifier la situation. Bush est un conservateur, fait une mauvaise politique, prend des libertés avec les libertés au nom de la lutte antiterroriste, mais, enfin, il n'est pas en train de créer le fascisme aux États-Unis ! Cela dit, on croyait aussi, en France, à la fin des années 60, que les gaullistes étaient de nouveau fascistes face auxquels nous étions de nouveau partisans...

Comment ont réagi les Américains, devant ce miroir que vous leur avez tendu ?
Comme devant un miroir : avec la tentation de s'y reconnaître et avec la tentation de le briser, ça dépendait des journaux. Et parfois à l'intérieur d'un même journal, ça dépendait des articles.
Propos recueillis par
WILLIAM BOURTON
(1) A lire : Michael Walzer, *Morale maximale*, morale minimale, Bayard, 2004.

► P. 18 L'ACTEUR